

Ioana MARCU
 (Université de l'Ouest
 de Timișoara/
 CEREFREA Villa Noël Bucarest)

**Oubli(s) et mémoire
 dans *La Mer Noire dans les Grands
 Lacs d'Annie Lulu***

Abstract: (Forgetfulness(s) and memory in Annie Lulu's *La Mer Noire dans les Grands Lacs*) A polysemous word, forgetting is defined as "loss of memory", as "difficulty or inability to bring back to consciousness the memory of someone or something", but also as "failure to be what one is. held to do", "not wanting to take someone or something into account" or as "removing from his thinking an object of concern or resentment" (*Centre national de ressources textuelles et lexicales*). Memory, on the other hand, is defined as the totality "of memories, near or far, [...] recorded, preserved and restored" in the mental field of the person ; in psychology, it is viewed as "the brain's recording of past events", "reconstruction of recent past events" or "reconstruction of a more distant past" (*Centre national de ressources textuelles et lexicales*). In our contribution, we propose to decipher the scope of these two parameters in Annie Lulu's novel *La mer Noire dans les Grands Lacs* where forgetting and memory seem to have definitively marked the protagonists: the mother wants to forget the past and wants to hide from her daughter the truth about her father returning to his country of origin; the daughter wants to restore her past, find her identity etc.

Keywords: *memory, forgetfulness, past, identity, heartbreak.*

Résumé : Mot polysémique, l'*oubli* est défini comme « perte du souvenir », comme « difficulté ou incapacité à faire ressurgir dans la conscience le souvenir de quelqu'un ou de quelque chose », mais aussi comme « manquement à ce que l'on est tenu de faire », « fait de ne pas vouloir prendre en compte quelqu'un ou quelque chose » ou bien comme « fait d'écarter de sa pensée un objet de préoccupation ou de ressentiment » (*Centre national de ressources textuelles et lexicales*). La mémoire, quant à elle, est définie comme la totalité « des souvenirs, proches ou lointains, [...] enregistrés, conservés et restitués » dans le champ mental de l'individu ; dans la psychologie, elle est envisagée en tant qu'« enregistrement par le cerveau des faits passés », « reconstitution des faits d'un passé récent » ou « reconstitution d'un plus lointain passé » (*Centre national de ressources textuelles et lexicales*). Dans notre contribution, nous proposons de décrypter la portée de ces deux paramètres dans le roman *La Mer Noire dans les Grands Lacs d'Annie Lulu* où l'*oubli* et la mémoire semblent avoir marqué définitivement les protagonistes : la mère veut oublier le passé et cacher à sa fille la vérité sur son père rentré dans le pays des origines ; la fille veut restituer son passé, retrouver son identité, etc.

Mots-clés : *mémoire, oubli, passé, identité, déchirement.*

Écrivaine singulière, à cheval sur plusieurs mondes culturels (roumain, français, rromani, swahili), sur plusieurs langues (roumain, français, lingala), maniant habilement une langue d'écriture surprenante, faisant en sorte que « la musicalité envahi[sse]

l'espace poétique » (Saint-Médard 2021)¹, Annie Lulu signe un premier roman fascinant. *La Mer Noire dans les Grands Lacs*, paru en janvier 2021, bien reçu par la critique et le public, se construit autour de quelques problématiques chères à l'auteure, comme elle l'affirme dans ses interviews : « la filiation, la maternité, l'impasse de l'identité figée, le voyage (géographique, intérieur), la transformation du corps. » (Burcea 2021b). À cette liste, nous pourrions ajouter les deux thématiques qui nous intéressent dans cette étude - l'/les oubli(s) et la mémoire -, qui s'enchevêtrent subtilement d'un bout à l'autre du texte.

Nili, fruit d'une « jonction improbable entre la Mer Noire maternelle et les Grands Lacs paternels » (Burcea 2021a), espaces hydrographiques qu'elle partage d'ailleurs avec Annie Lulu, parcourt un long chemin - géographiquement et symboliquement parlant - dont le dénouement est la (re)construction identitaire. De Iași à Bucarest, de Bucarest à Paris, de Paris à Kinshasa et puis à Goma, au Congo, le déplacement de la jeune fille prend des significations multiformes : délocalisation « contrainte » (en raison de l'ambition de sa mère d'effacer toutes traces) ; errances et errements dans l'intention d'oublier son existence insupportable de métisse, de « singe » (Lulu 2021, 55) dans un pays communiste de l'Europe de l'Est/un pays à peine échappé de l'emprise communiste ; (més)aventures dans une ville où personne ne la regardait plus curieusement ; passage suivi d'ancrage dans le pays de son père. Toute cette odyssee, à laquelle s'ajoutent la relation tantôt ambiguë, tantôt chaotique ou tempétueuse avec sa mère et l'absence(-présence floue) du père avec ses conséquences déchirantes sur la construction identitaire de la jeune fille, Nili Makasi les explique patiemment à son enfant qui est sur le point de venir au monde. Au bord du lac Kivu, un des Grands Lacs d'Afrique, la fille d'Elena Abramovici et d'Exaucé Makasi Motembe, « s'adresse à l'enfant qui va naître et qu'elle porte, elle raconte à celui qui vient après elle ce qui provient d'avant lui et qui l'a conduit à exister » (Burcea 2021a). Ce récit à la première personne permet à Nili d'annuler le silence, l'oubli dans lesquels sa mère s'est entêtée de (sur)vivre pendant de longues années et dans lesquels elle a décidé d'emmurer sa fille. Annie Lulu précise :

« Une mère parle à son enfant. Cette focalisation interne combinée au discours direct permettait à mon sens l'expression de la transmission filiale de façon plus puissante que d'autres tentatives que j'avais faites. Ce quasi monologue de la narratrice est un peu comme une parole liquide, un déversement, l'accélération du cours du message jusqu'à sa chute en cascade. Mais aussi le premier lieu, le placenta de son rapport à l'autre, un autre qui n'est même pas encore une personne, mais qui peut déjà, selon elle, (presque) tout entendre. » (Burcea 2021a).

En racontant, en se racontant, en racontant les autres, la narratrice du roman *La Mer Noire dans les Grands Lacs* récupère la micro-histoire (la biographie de son père - la relation avec Elena, le départ forcé pour le Congo, la préoccupation constante pour

¹ Annie Lulu parle d'une « irruption magique de la poésie dans la voix narrative » (Saint-Médard 2021).

la femme et la fillette qu'il a laissées derrière lui, le combat pour l'équilibre et la prospérité de son pays ; la vie de sa mère, etc.) et la macro-histoire (des événements douloureux et violents de l'histoire de la Roumanie et du Congo, des personnalités politiques des deux pays, etc.). Ces micro- et macro- histoires, elle les lègue à son descendant. La mémoire individuelle et collective permet à Nili de (ré)écrire son passé, le passé de son père, de sa famille.

Notre étude aura une architecture bipartite. Premièrement, nous aborderons la problématique de l'oubli et les différentes formes qu'il prend notamment dans le cas d'Elena Abramovici. Ensuite, nous nous attarderons sur la question de la mémoire et sur la démarche de Nili de récupérer les souvenirs de son passé et de celui de son père.

Oubli(s)

Notion polymorphe, rhizomatique, participant de plusieurs domaines scientifiques - philosophie, psychanalyse, psychologie, biologie -, l'oubli représente toujours, selon Gkouskou-Giannakou, Goudot et Martin,

« [...] un objet d'enquête pour de nombreux chercheurs venus de toutes les disciplines, aspirant à explorer les zones d'ombres des <mémoires culturelles collectives> [...] et à questionner les omissions et refoulements communs, les secrets et tabous partagés. » (2017).

Envisagé souvent comme paramètre pourvu d'un trait négatif, correspondant à une perte, à une disparition, à une absence, à une incapacité, à un manquement¹, etc., il a été bien évidemment saisi par les écrivains et transformé en une problématique littéraire inépuisable. Annie Lulu, auteure d'origine roumano-congolaise, établie en France, s'en empare elle aussi et l'insère d'une manière ingénieuse dans l'éventail thématique de son roman. L'oubli, son invalidation et la quête des souvenirs, de la mémoire, deviennent alors des piliers de l'architecture romanesque.

Défini dans les dictionnaires comme « phénomène complexe, à la fois psychologique et biologique, normal ou pathologique (dans ce cas, relevant de l'amnésie) qui se traduit par la perte progressive ou immédiate, momentanée ou définitive du souvenir », « absence ou disparition de souvenirs dans la mémoire individuelle ou collective », « difficulté ou incapacité à faire ressurgir dans la conscience le souvenir de quelqu'un ou de quelque chose », « fait de ne pas vouloir prendre en compte quelqu'un ou quelque chose », « fait d'écarter de sa pensée un objet

¹ Dans sa contribution « Un étrange oubli », le philosophe Romano Claude explique : « L'oubli demeure presque toujours en position subalterne. De lui, au fond, il n'y a pas grand-chose à dire, ou seulement sur le mode négatif : il est perte, soustraction, effacement, confusion, déni, détérioration, trouble, négligence, carence, lapsus, omission, distraction. Bien sûr, tous ces oublis ne sont pas équivalents, tant s'en faut, et il serait nécessaire d'interroger leurs différences ; mais ils relèvent tous, plus ou moins, d'une défaillance de la mémoire. » (2005, 161).

de préoccupation ou de ressentiment »¹, etc., l'oubli affiche cette multiplicité des significations dans les écrits philosophiques de Platon, Aristote, Nietzsche, Auerbach, Ricœur et tant d'autres. Dès lors, il est réducteur de parler d'un « oubli » ; bien au contraire, il faudrait évoquer toute une « palette [d'] [...] oublis » (Kipman 2013, 50).

Dans le roman *La Mer Noire dans les Grands Lacs*, l'oubli est manifeste notamment dans la première partie, intitulée d'une manière suggestive « Disparaître »² - le passé, le père de Nili sont effacés, supprimés de la mémoire d'Elena et implicitement de sa fille. Dès les premières pages, le lecteur apprend d'un côté qu'Elena Abramovici, la mère de Nili, subit et fait subir aux autres (en particulier à sa fille) la perfidie de l'oubli ; de l'autre côté, il est mis au courant du départ d'Exaucé Makasi Motembe, le père de la narratrice, éloignement qui semble être couronné par l'oubli définitif.

Adolescente, Elena a commis une faute impardonnable aux yeux de sa famille, de la société roumaine communiste des années 80 et, finalement, à ses propres yeux : avoir une relation amoureuse, charnelle avec un étudiant africain et donner naissance à une fille métisse. Pour se protéger, elle change complètement de vie : elle rejette Exaucé, coupe tout lien avec lui, quitte Iași, trouve refuge avec sa fille à Bucarest où elle s'obstine à vivre comme si rien (de mal) ne s'était passé, à « poursuivre sa trajectoire personnelle comme si elle n'avait pas eu cet enfant, visant les mêmes objectifs qu'avant sa grossesse » (Burcea 2021a).

Elle recourt donc au silence, au « droit à l'oubli » qui implique l'anonymat et la solitude. Ce choix de transformer radicalement sa vie, d'effacer toute une partie de son passé, de son existence, peut être envisagé comme un remède contre l'humiliation et la détresse dues à l'étonnement mêlé de dégoût ressenti par une population totalement renfermée sur elle-même à l'égard des individus étrangers, voire étranges.

Pour Paul Ricœur, « l'oubli est déploré au même titre que le vieillissement ou la mort : c'est une des figures de l'inéluctable, de l'irréversible » (2000, 553). Elena semble ignorer la menace de cet effacement définitif des « traces ». Qu'il soit irréversible (comme elle l'aurait souhaité) ou « sélectif » (comme il l'est finalement, car il est impossible à l'être humain de tout oublier volontairement) (Kipman 2013, 52), l'oubli est pour la mère de Nili « nécessaire ». Il devient un « masque »³ à l'aide duquel Elena Abramovici occulte un « accident » dont elle s'efforce à invalider les conséquences catastrophiques.

¹ Les définitions du mot « oubli » ont été reprises du dictionnaire en ligne du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (<https://www.cnrtl.fr/definition/oubli>).

² Au fur et à mesure que Nili avance dans son récit et que les raisons de la tentative d'Elena d'effacer son passé sont élucidées, l'oubli fait progressivement place aux souvenirs, à la mémoire, au besoin de retrouver son histoire, son identité. Le titre de la deuxième partie du roman - « L'équilibre des oiseaux » - témoigne de ce changement de perspective, de l'exigence de (re)trouver l'harmonie que seule une histoire personnelle intégrale peut garantir.

³ Simon-Daniel Kipman identifie un « oubli masque, ou masqué, [qui] vient par contiguïté occulte un événement important » (2013, 54).

Dans le cas de la mère de Nili, l'exigence de l'oubli entraîne la manipulation du passé et la distorsion de la réalité. Elena raconte à sa manière le passé, elle supprime des événements, met l'accent sur d'autres, selon sa volonté¹. De ce fait, elle est quasiment une énigme pour Nili ; la jeune fille avoue d'une manière amère à son enfant pas encore né :

« Elena ne m'a presque jamais parlé de son enfance, de sa famille, de ses rêves, ni des beaux souvenirs que, j'imagine, les autres mères partagent avec leurs filles [...]. La vie si secrète d'Elena avant qu'elle accouche de moi, elle l'a enveloppée dans un linceul de deuil interdit à la voix, mais aussi interdit aux pleurs, ma mère ne s'est jamais plainte en ma présence d'avoir quitté ses parents à Iași pour s'installer à Bucarest quand je suis née et de ne plus jamais leur avoir adressé la parole. C'est tout ce que je sais. J'ignore si elle a des frères et sœurs, ou bien de vrais amis. On a vécu seules dans son tempérament de huis clos et elle ne faisait confiance à personne pour me garder [...]. Elena n'a jamais eu personne dans sa vie, en tout cas à ce que je sais, je ne l'ai jamais vue avec un homme, sourire ou bien se donner la main, ni même parler à une distance physique inférieure à un mètre, et jamais un homme n'est venu chez nous. » (Lulu 2021, 31-33).

Les circonstances de la rencontre et, ensuite, de la rupture d'Elena avec Exaucé Makasi Motembe sont également enveloppées dans le secret. Lorsque Nili demande à sa mère où est son géniteur, risquant ainsi de détruire l'équilibre de son existence, celle-ci lui répond violemment, alliant violence physique et violence verbale :

« Ma mère m'a tirée par les cheveux en me tapant le crâne contre la porte de la salle de bains, m'a donné tous les coups qu'elle pouvait, les poings fermés, sur le dos, sur la tête. *J'aurais dû te noyer quand t'es née, j'aurais dû t'écraser avec une brique.* Je n'étais pas une enfant difficile à six ans et Elena n'aime pas la violence. Mais cette fois, elle voulait m'apprendre à ne plus jamais la questionner. Cette question que je lui posais, tout le monde la lui posait, la société entière, les commerçants du coin, les collègues mal nourris en quête d'un souffre-douleur, les voisins indisposés à la discrétion, tout le monde voulait savoir où était Exaucé Makasi Motembe, et se foutait de sa gueule, à Elena. » (Lulu 2021, 35-36).

Rappelons aussi qu'Elena aurait bien voulu oublier sa propre fille : quelques jours après lui avoir donné naissance, elle décide de la mettre à la poubelle ; heureusement, des amis d'Exaucé Makasi Motembe découvrent le bébé et le sauvent².

¹ Ce qu'elle lègue à Nili serait une « mémoire empêchée » (Ricœur 2000, 575), une « mémoire manipulée » (Ricœur 2000, 579). Mais, cet « oubli passif » (Ricœur 2000, 580) sera finalement annulé : ce peu de mémoire sera alimenté graduellement par des brides d'informations jusqu'au moment où Nili arrive au Congo ; c'est ici que la famille de son père parvient à rétablir la mémoire d'Exaucé.

² Dans le roman, la figure paternelle est idéalisée. Alors qu'Elena « oublie » ce que signifie d'être mère, Exaucé, en dépit de la distance le séparant des deux femmes qu'il aime éperdument (Elena et Nili), souhaite accéder au statut agréable (à ses yeux) de mari et de père : « Au contraire d'Elena, il était prêt à accueillir cet enfant dans sa vie, à épouser sa mère, et n'a pas souhaité la séparation qui l'a conduit, après la chute

Après le départ inopiné de son amant, la jeune femme rompt tout lien avec l'étudiant congolais. Elle espère ainsi qu'il va les oublier, elle et sa fille. Elena ne répond pas aux lettres qu'Exaucé lui adresse, refuse de l'aider à revenir en Roumanie, lui dénie tout droit parental, ne lui donne aucune nouvelle de sa propre fille, ne lui permet pas de lui téléphoner. N'ayant pas d'informations sur son père, Nili croit qu'il l'« a abandonnée à l'autre bout du monde en se fichant pas mal de ce qu'elle allait devenir » (Lulu 2021, 15). Ce n'est que beaucoup plus tard, lors de son arrivée au Congo, à la recherche de son géniteur, que la jeune fille apprend la vérité, en lisant les lettres que son père avait envoyées à sa mère.

En même temps, sortir avec un noir, tomber enceinte hors du mariage ont éloigné Elena de sa famille et lui ont causé des soucis avec la Securitate ; donner ensuite naissance à un enfant bâtard qui était, en outre une mulâtresse, l'a transformée en victime parfaite des insultes des passants dans la rue :

« Le rictus indélébile d'une femme à une autre dans le rayon voisin s'est gravé dans ma cervelle : *T'as vu la fille ? Regarde sa mère, mais je l'ai vue à la télé elle, en fait c'est une pute qui va avec des Noirs ! C'est une pute qui va avec des Noirs. Je ne veux pas [...] te décrire la manière dont ma mère ne réagissait jamais et s'évertuait à la hardiesse d'ignorer les pires obscénités qu'elle [...] entendait très distinctement. Elle levait la pointe du nez en détournant les yeux de ses agresseurs, surtout des agresseuses, des femmes aigries et mal baisées, jalouses.* » (Lulu 2021, 28-29).

Afin de dissimuler (au moins partiellement) la couleur de la peau de sa fille dont elle avait affreusement honte et de l'épargner autant que possible des moqueries des autres¹, Elena habille Nili en vêtements larges et lui bouche les oreilles chaque fois qu'elles sortent dans la rue :

« Ma mère, Elena Abramovici, elle a eu honte de moi toute ma vie [...]. Petite, lorsque je sortais au magasin avec ma mère, elle m'habillait avec deux couches de vêtements, me glissait du coton dans chaque oreille [...]. On sortait faire les courses

de Ceaușescu, à quitter la Roumanie. En quelque sorte, Exaucé est un parent, alors qu'Elena ne l'est pas. » (Burcea 2021a).

¹ Chez Elena, honte et amour s'entremêlent singulièrement : elle déteste sa fille à cause de tout ce qu'elle représente (une erreur, un passé qui ne passe pas) ; en même temps, elle l'aime et veut la protéger contre le monde extérieur et ses propos hostiles : « Les Roumaines ont la langue bien pendue : *Oh, tu as vu, regarde, une mulâtresse.* Le mot *métis*, même s'il n'est pas plus délicat, ils connaissent pas là-bas, en roumain on dit *mulatra*, encore aujourd'hui. Ou alors : *Maman, regarde le singe !* Lui, je n'arrive toujours pas à l'oublier, ce petit connard au supermarché, j'avais cinq ans, il me montrait du doigt et me mimait en macaque se grattant les aisselles, avec sa gueule de futur soldat teuton bien fasciste. Je me rappelle encore le visage de cet enfant démoniaque, son spectre venait toujours martyriser mes cauchemars, à l'âge de huit ou neuf ans. [...] Une fois, à douze ans, au coin de la rue, un homme à moustache dans la quarantaine m'a demandé : *Tu baisés ?* et puis plusieurs fois après cela, parce que mes seins se formaient et que ça devait se voir un peu en été, j'ai entendu : *T'es une mulâtresse, tu prends moins cher ? C'est combien ?* » (Lulu 2021, 27-28).

comme pour aller à la guerre. [...] Plus tard, vers dix ans, ma mère ne me ouatait plus les oreilles, elle me donnait une paire de boules Quies que je gardais soigneusement dans ma poche. » (Lulu 2021, 27-28).

Pour Elena Abramovici, l'oubli volontaire et sélectif, représente donc une force lui permettant de tirer, d'organiser, de contraster les expériences passées, afin de bien enfouir celles qui sont les plus dévastatrices pour la conduite de son existence, de mettre de côté les moments douloureux de son histoire¹. Nécessaire, puisqu'il lui permet de manipuler son histoire personnelle, l'oubli a un caractère « pervers », participant de stratégies de dissimulation et d'évitement de responsabilités. Cependant, cette entreprise « programmée » d'effacement des traces d'un passé honteux est vouée à l'échec. Simon-Daniel Kipman rappelle que, en fin de compte, l'oubli est impossible : « Il n'y a pas d'oubli volontaire. Le seul fait de vouloir oublier fixe l'esprit sur le souvenir gênant » (2013, 75). Dans le cas d'Elena, la peau foncée et les cheveux frisés de sa fille « qu'elle essayait désespérément de raidir avec de l'huile alimentaire » (Lulu 2021, 38) lui rappellent sans cesse qu'à une certaine époque elle a eu une relation scandaleuse qui a sali toute son existence : « je crois qu'elle se sentait sale. Et moi, je pensais que j'étais sale aussi. Que c'était moi sa tâche et que c'était à cause de moi qu'elle se nettoyait et se parfumait. » (Lulu 2021, 38-39).

Devenue adulte, Nili s'explique les raisons du silence-oubli de sa mère par « le climat dans cette Roumanie de la fin des années 1980 - début des années 1990, conservant ses travers - racisme, corruption et misère généralisée - d'un régime politique à l'autre » (Bugat 2021). Nous pouvons parler dans ce cas d'un « oubli commandé : l'amnistie » (Ricœur 2000, 585). « Considérée dans son projet avoué, l'amnistie a pour finalité la réconciliation entre citoyens ennemis, la paix civique », affirme Ricœur dans son texte *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*. Dans le cas de la narratrice du roman *La Mer Noire dans les Grands Lacs*, l'amnistie l'aide à comprendre le comportement de sa mère, à l'accepter et à pardonner celle qui lui a donné vie dans des circonstances d'exception. À la fin du roman, Elena et Nili deviennent complices :

« J'ai dû quitter Goma, retourner à Kinshasa chez grand-mère Omoyi, faire croire que je rentrais à Bucarest avec le billet que m'avait acheté Elena en urgence après avoir été rackettée d'une bonne partie de ses économies par la police d'ici, à leurs

¹ Son côté nuisible atténué, l'oubli « préserve » (Ricœur 2000, 572). Il devient un « mécanisme de défense contre le malaise, le mal-être, l'angoisse » (Kipman 2013, 111) qui permet à l'être humain de « vivre, survivre dans un environnement matériel et affectif qui ne [lui] épargne ni conflits intérieurs ni agressions externes » (Kipman 2013, 110). Nietzsche (1996, 67) explique cette particularité de l'oubli : « L'oubli n'est pas seulement une *vis inertiae* [...] ; c'est bien plutôt un pouvoir actif, une faculté d'enrayement [...]. Fermer de temps en temps les portes et les fenêtres de la conscience ; demeurer insensibles au bruit et à la lutte que le monde souterrain des organes à notre service livre pour s'entraider ou s'entre-détruire ; faire silence, un peu, faire table rase dans notre conscience pour qu'il y ait de nouveau de la place pour les choses nouvelles [...] voilà, [...] le rôle de la faculté active d'oubli, une sorte de gardienne, de surveillante chargée de maintenir l'ordre psychique, la tranquillité, l'étiquette. ».

yeux une vraie vache à lait, ma pauvre mère, finalement je les ai semés, j'ai repris l'avion et atterri à l'aéroport de Kamembe il y a sept jours. » (Lulu 2021, 203).

Mémoire

Selon Marc Tadié et Jean-Yves Tadié, « c'est la mémoire qui fait l'homme » (1999, 9). Pour représenter un être complet, l'individu doit avoir des souvenirs, doit être capable de se remémorer des faits passés de son existence, des personnes qu'il a côtoyées à un certain moment, d'évoquer son histoire personnelle. L'homme est donc « sa mémoire, l'homme et la mémoire sont la même chose » (Camarero 2015, 107) ; par conséquent, « la perte ou l'absence de la mémoire empêchent [l'individu] d'avoir des souvenirs et donc de devenir une personne humaine » (Camarero 2015, 107). Chez Annie Lulu, la narratrice n'a pas accès à la mémoire familiale ce qui fait que sa mémoire individuelle soit fragmentaire. Afin de récupérer les pièces dissimulées de son puzzle identitaire et de les additionner de manière à apprendre qui elle est vraiment, Nili s'engage dans une quête d'identité. De Paris à Goma, elle part à la recherche du père absent-présent à qui elle reproche de l'avoir abandonnée, oubliée dans ce « vieux coin pourri de l'Europe » (Lulu 2021, 23) appelé « Roumanie » : « Mon père était le corps vivant du futur possible de ce pays d'argile rouge aux galeries infinies dans lequel je me suis mise à creuser pour le retrouver et lui casser la gueule. » (Lulu 2021, 23).

Afin d'échapper à l'emprise de sa mère, au racisme qui l'entourait et également afin de se retrouver parmi les « siens » - d'autres personnes d'origine africaine - Nili s'installe d'abord à Paris, pour y poursuivre ses études. C'est ensuite son obstination de retrouver son père qui l'entraîne au Congo. L'absence du souvenir d'Exaucé dans sa mémoire n'équivaut pas à un effacement définitif de la présence de celui-ci dans l'histoire personnelle de la jeune fille, ni à son anéantissement. Bien au contraire, Nili pense sans cesse à lui (même si parfois la haine la domine). Lorsqu'elle entend par hasard le mot « makasi » dans les rues de Paris, l'espoir de retrouver son père refait surface¹. Commencent alors des fouilles sur internet, des visites au magasin rue Poulet où elle se met à apprendre la langue de son père et enfin, un jour, elle entend la voix de sa grand-mère Omoyi Makasi au téléphone.

Arrivée dans le pays de ses racines, Nili découvre quelques lettres que son père lui a adressées, mais qui ne lui sont pas parvenues. Elle comprend enfin qu'il ne l'a jamais vraiment abandonnée. L'oubli qu'Elena avait essayé d'imposer à Exaucé Makasi Motembe n'a pas fonctionné ; le père de Nili était resté fidèle aux deux femmes - Elena et sa fille - qu'il aimait profondément, malgré la distance qui les séparait :

¹ On pourrait rapprocher cette conjoncture de la « reconnaissance » dont parle Ricœur, « ce petit miracle de la mémoire heureuse. Une image me revient ; et je dis en mon cœur : c'est bien lui, c'est bien elle. Je le reconnais, je la reconnais. Cette reconnaissance peut prendre différentes formes. Elle se produit déjà au cours de la perception : un être a été présent une fois ; il s'est absenté ; il est revenu. Apparaitre, disparaître, réapparaître. Dans ce cas, la reconnaissance ajuste - ajointe - le réapparaître à l'apparaître à travers le disparaître. » (2000, 556).

« C'était la première fois que je lisais une lettre de mon père. La première fois que je comprenais, à travers lui, quelle maladie avait intoxiqué Elena. Je n'avais pas quatre ans alors et mon père, en écrivant à ma mère, me parlait déjà, comme si je pouvais l'entendre depuis l'appartement de la rue Edgar-Quinet [...] J'ai appelé Elena. [...] Je lui ai demandé pourquoi elle m'avait caché que mon père lui avait écrit. *Ah, les lettres... Pardon, Nili. Je t'en aurais parlé avant de mourir de toute façon, on ne peut pas quitter ce monde sans dire la vérité.* [...] Les lettres, mon petit. Sans même s'en rendre compte, Elena venait de m'avouer, de sa bouche, que mon père en avait écrit d'autres. » (Lulu 2021, 148-149).

La chambre d'Exaucé où Nili passe sa première nuit au Congo devient un « lieu de mémoire »¹ car tous les objets « offr[ent] tour à tour un appui à la mémoire défaillante » (Ricœur 2000, 49) de la jeune fille en lui dévoilant de nouveaux détails sur la vie de son père. Grâce à la « mémoire des lieux » (Ricœur 2000, 49), Nili apprend plus sur Exaucé : son goût de la lecture, son engagement politique.

Une fois le voile levé sur cet oubli « fabriqué » de son père, Nili semble vouloir couper géographiquement les ponts avec ce qu'elle appelle le « vieux monde pourri »² (Lulu 2021, 54), mais aussi avec la France, l'Occident condensé dans la ville de Paris, ce « morceau avarié du globe » (Lulu 2021, 100), cette « ville lente et détériorée » (Lulu 2021, 100), et avec sa mère qu'elle trouve toxique. Ils ont tous perverti son existence, entraîné le mal-être, l'aliénation et ont participé au morcellement de son identité.

La jeune fille décide alors de s'installer au Congo, de s'enraciner, de renaître³ dans le pays de son père, de commencer une nouvelle vie au bord du lac Kivu où elle s'est sentie enfin « guérie de cette maladie du rejet » (Lulu 2021, 155). Une fois dans la matrice de son géniteur, dans ce nouveau « chez-soi » apaisant, Nili rencontre des gens qui l'ont toujours aimée sans l'avoir connue - sa grand-mère, ses oncles, ses cousins. Elle parvient à donner un sens à sa vie : elle découvre l'amour ; elle tombe enceinte ; elle s'engage dans la *Lucha*⁴ contre les autorités congolaises accusées d'être impassibles devant les massacres perpétrés par des islamistes.

¹ Pour Ricœur, « les lieux <demeurent> comme des inscriptions, des monuments, potentiellement des documents, alors que les souvenirs transmis par la seule voix orale volent comme le font les paroles » (2000, 49).

² Dans un entretien, Annie Lulu explique : « Le non-objectif maternel d'Elena laisse la place à une téléologie propre à la protagoniste, une vision du monde imprégnée à la fois du regard fantasmé de son père qu'elle est allée retrouver et des rencontres humaines nouvelles qui n'ont jamais été aussi nombreuses et vivaces. L'aridité de l'enfance soumise, désespérément prolongée au-delà de son terme naturel, se meut en un paysage intérieur et réel foisonnant, mouvementé, voire précipité. Nili prend conscience, à partir d'un lieu nouveau, ce qu'est pour elle être africaine. À partir d'un lieu de *vie*. Celui où elle entrevoit la possibilité de se réaliser. Le monde ancien de sa naissance physique devient <le monde pourri>. » (Burcea 2021a).

³ Selon Annie Lulu, Nili « naît véritablement à l'endroit où est né son père, où est né l'homme qu'elle aime et où naîtra son enfant » (Burcea 2021a).

⁴ « Lucha » représente l'« abréviation de Lutte pour le changement, mouvement citoyen né à l'est de la RDC, à Goma, en 2012, formé par des jeunes animés par la soif de changement et d'autodétermination. Sans affiliation partisane, sans forme juridique déclarée pour empêcher la corruption de ses membres, ses

Elle entame également la « recherche du temps perdu ». Elle « se [met] [alors] en quête [des] souvenir[s] » (Ricoeur 2000, 4). Grâce à ses proches, elle parvient à déterrer une mémoire individuelle, familiale et communautaire longtemps étouffées. Enceinte, elle veut être différente de sa mère¹. Elle veut tout transmettre à son enfant, ne rien lui cacher, ne rien oublier. Pour cela, Nili doit « renouer chaque fil rompu » (Devarrieux 2021). À plusieurs reprises, elle s'adresse à son enfant et l'incite à écouter attentivement ce récit d'une existence hors-normes :

« Je te parle entre les côtes, depuis ce bord de lac calme, depuis l'odeur qui s'y est accrochée et toi, mon fils, écoute bien tout ce que je vais te dire, je ne pourrai pas répéter, ce sera dur de dire deux fois cette histoire. » (Lulu 2021, 12).

« Alors maintenant, écoute bien, avant que tu naisses, que tu débarques dans le sillage de soufre que tous nos disparus ont laissé derrière eux, laisse-moi te raconter, comment j'ai cherché mon père, et comment on s'est retrouvés ici, toi et moi. » (Lulu 2021, 13).

« J'ai très mal maintenant. Attends un peu, mon fils, attends. Avant que tu arrives, il faut que je te parle de ton père, que tu le rencontres dans ma voix, je ne serai pas longue, pour que tu puisses décider en toi-même si ça valait la peine, d'être le fils de cet homme, de venir naître ici. » (Lulu 2021, 120).

Nili lui parle alors de sa vie en Roumanie faite d'insultes, de racisme, de manque d'amour maternel. Elle lui parle aussi de son choix de quitter Bucarest pour Paris où elle a entamé une thèse, où elle a vécu les souffrances d'amour. Ensuite elle lui raconte sa décision de prendre l'avion pour Kinshasa afin de retrouver sa grand-mère. Elle lui expose également ce qu'elle a appris sur la relation d'Elena et d'Exaucé Makasi Motembe, leur amour, leurs ennuis avec les autorités roumaines, leur rupture, mais

actions directes citoyennes consistent en des manifestations et rassemblements non violents pour la justice sociale, l'amélioration des conditions de vie, d'hygiène, de travail des Congolais, et pour l'autodétermination. [...]. Les militantes et militants se retrouvent pour organiser eux-mêmes le nettoyage des rues et le tri des déchets, lancent des campagnes pour la baisse du prix des télécommunications qui ruinent la population, pour la distribution d'eau potable aux citoyens, de masques sanitaires, la démilitarisation des milices armées, l'implication de la mission des Nations unies au Congo contre les massacres, rackets et kidnappings des civils. » (Lulu 2021, 220). Annie Lulu dédie d'ailleurs son roman à un chef de file de la *Lucha* - Luc Nkulula, tué dans l'incendie de sa maison, le 10 juin 2018 ; aucune enquête criminelle n'a été ouverte par les autorités congolaises dans le but d'apprendre la vérité sur la mort de celui-ci.

¹ Nili avoue à son fils : « Tu sauras tout de ce que je suis dans les moindres détails de mes renforcements sombres et de mes secrets. On ne peut pas faire autrement quand on aime un enfant qui va grandir dans l'immensité vertigineuse de l'absence, et toi, mon fils, tu es là, tu sens déjà ce carambolage continu qu'est ma vie. Alors je ne te cacherai pas derrière des vêtements trop grands et je ne t'empêcherai pas d'entendre la vomissure humaine, je te préparerai. À être fort. Lorsque des idiots me demanderont où est ton père, je leur dirai d'aller se faire foutre et que ça ne les regarde pas. Ton père, je vais te parler de lui, mais plus tard, après t'avoir tout raconté. » (Lulu 2021, 31-32).

aussi les efforts de son père de revenir en Roumanie, de prendre contact avec la femme aimée, de faire partie de la vie de sa fille.

Nili, dans sa tentative de transmettre à son enfant un tableau complet de son passé, de ses racines, évoque aussi des événements ou des aspects historiques que les deux terres-sources - la Roumanie et le Congo - ont connus. D'un côté, elle remémore l'influence du communisme dans la Roumanie de la fin des années 1980, le « Conducător »¹, les « decreți »², la « Securitate »³, le pogrom de Iași du mois de juin 1941⁴, etc. De l'autre côté, elle retrace les combats politiques des trois générations de pères, cite des noms d'hommes politiques congolais, aborde la question coloniale, évoque son propre engagement dans la guerre civile. La jeune femme veut donc transmettre à son enfant un héritage culturel, identitaire, cette histoire qu'elle porte elle aussi dans son sang.

Cette présentation orale à laquelle le lecteur assiste discrètement se transforme en récit-mémoire, récit-identité, récit-reconfiguration de l'existence, récit-rennaissance. En se racontant et en racontant la vie de ses proches à son enfant, Nili fixe ses souvenirs, conserve une trace, tout en assurant « la continuité temporelle de [sa] personne » (Ricœur 2000, 116), de son père, de Kimia. De cette manière, son fils pourra « remonter sans rupture du présent vécu jusqu'aux événements les plus lointains » (Ricœur 2000, 116) de la vie de sa mère.

Conclusion

Lorsqu'il n'a pas de souvenirs, de « repères nécessaires pour soutenir [son] existence » (Camarero 2015, 107), l'individu doit procéder à une « reconstruction existentielle, identitaire » (Camarero 2015, 107). Pour ce faire, il doit déterrer des non-dits, exhumer des cicatrices, faire ressortir des histoires, ressusciter le passé qui, grâce à la mémoire, devient présent⁵.

Dans le roman d'Annie Lulu, Elena Abramovici veut oublier son passé, son erreur. Pour elle, l'oubli volontaire et sélectif devient une échappatoire contre la

¹ « <Chef>, titre que s'était arrogé Nicolae Ceaușescu, dirigeant de la République Socialiste de Roumanie de 1965 à sa chute en 1989. » (Lulu 2021, « Glossaire », 210).

² « <Enfants du décret>, enfants nés après le décret nataliste de 1966 interdisant la contraception et l'avortement. Cette mesure a conduit à un boom de la natalité sans précédent en Roumanie, ainsi qu'à une surpopulation infantile dans les orphelinats jusqu'à la fin du régime de Ceaușescu. » (Lulu 2021, « Glossaire », 212).

³ « <Sécurité>, police fondée avec l'aide des Soviétiques, elle couvrait à la fois la sécurité intérieure, le contre-espionnage, la circulation et la surveillance des étrangers sur le territoire roumain, particulièrement les jeunes intellectuels susceptibles de provoquer, lors de contacts (interdits) avec des Roumains, des idées et actions subversives. » (Lulu 2021, « Glossaire », 213).

⁴ « Dans la ville où est née la narratrice, en juin-juillet 1941, près de quinze mille hommes, femmes et enfants Juifs ont été pourchassés, torturés, fusillés, forcés de nettoyer à la main ou avec des brosses le dallage de la cour de la préfecture ensanglanté par les massacres, enfermés par milliers dans des wagons de marchandises hermétiques jusqu'à la mort par asphyxie. Que leur mémoire ne soit jamais oubliée. » (Lulu 2021, « Glossaire », 213).

⁵ Saint Augustin affirme : « Le présent du passé, c'est la mémoire. » (1964, 269).

souffrance, le malaise, l'humiliation. En revanche, Nili veut récupérer « sa » mémoire, lutter contre l'oubli¹. Elle veut tout savoir sur l'archéologie familiale, sur son identité, sur son père. Contre la disparition d'une mémoire personnelle et collective occultée par sa mère, la narratrice du roman *La Mer Noire dans les Grands Lacs* entreprend la reconstruction du passé, le sien, celui de ses parents et de ses deux matris. Lorsqu'elle se met à raconter à son enfant pas encore né son « histoire de parias » (Lulu 2021, 8), une histoire difficile à dire, qu'elle ne pourrait pas répéter, à lui expliquer « comment j'ai cherché mon père, et comment on s'est retrouvés ici, toi et moi » (Lulu 2021, 13) au bord du lac Kivu au Congo, Nili entame le processus compliqué de transformation de l'oubli définitif en oubli « réversible » et, par la suite, en « mémoire ». Cette abrogation de l'oubli contribue à une renaissance identitaire de la jeune fille et, parallèlement, à l'appréhension du monde et à la constitution de la personnalité de l'enfant auquel elle s'adresse.

Références bibliographiques

Texte de références

Lulu, Annie. 2021. *La Mer Noire dans les Grands Lacs*. Paris : Julliard.

Ouvrages critiques

- Camarero, Jesús. 2015. *La narrativité du silence, de l'oubli et de la banalité du mal dans Suite française d'Irène Némirovsky*, in « Cédille, revista de estudios franceses », n° 11, p. 97-115.
- Kipman, Simon-Daniel. 2013. *L'oubli et ses vertus*. Paris : Albin Michel.
- Nietzsche. 1996 [1887]. *Généalogie de la morale*, Deuxième traité, § 1, tr. fr. E. Blondel, O. Hansen-Love, T. Leydenbach et P. Péniçon. Paris : Flammarion.
- Ricœur, Paul. 2000. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Seuil.
- Romano, Claude. 2005. *Un étrange oubli*, in « Extrême-Orient, Extrême-Occident », n° 27, p. 161-167.
- Saint Augustin. 1964. *Les Confessions*. Paris : Flammarion.
- Tadié, Jean-Yves et Tadié, Marc. 1999. *Le sens de la mémoire*. Paris : Gallimard.

Sitographie

- Bugat, Stéphane. 2021. *Des mots et des livres. La quête du père*, in « Le Télégramme », le 16 janvier, quotidien en ligne : <https://www.letelegramme.fr/livres/des-mots-et-des-livres-la-quete-du-pere-16-01-2021-12687789.php>, page consultée le 9 janvier 2021.
- Burcea, Dan. 2021a. *Entretien « Annie Lulu : <Nili est le fruit de cette jonction improbable entre la Mer Noire maternelle et les Grands Lacs paternels> »*, propos recueillis par Dan Burcea, le 5 janvier, publié en ligne sur le site du blog littéraire *Lettres Capitales* : <https://lettrescapitales.com/interview-annie-lulu-nili-est-le-fruit-de-cette-jonction-improbable-entre-la-mer-noire-maternelle-et-les-grands-lacs-paternels/>, page consultée le 27 décembre 2021.
- Burcea, Dan. 2021b. *Entretien « Portrait en Lettres Capitales : Annie Lulu*, propos recueillis par Dan Burcea, le 18 mai, publié en ligne sur le site du blog littéraire *Lettres Capitales* : <https://lettrescapitales.com/portrait-en-lettres-capitales-annie-lulu/>, page consultée le 27 décembre 2021.

¹ Ricœur rappelle que « la mémoire [...] se définit [...] du moins en première instance, comme lutte contre l'oubli » (2000, 537).

- Devarrieux, Claire. 2021. *Annie Lulu, terres et mère. De la Roumanie au Congo, la quête de racines d'une jeune métisse dans La Mer Noire dans les Grands Lacs*, in « Libération », le 15 janvier, quotidien en ligne : https://www.liberation.fr/livres/2021/01/15/terres-et-mere_1817728/, page consultée le 8 janvier 2022.
- Gkouskou-Giannakou, Pergia, Goudot, Grégory et Martin, Dana. 2017. *L'oubli : jalons pour une approche transdisciplinaire*, in « K@iros », n° 2, revue en ligne : <https://revues-msh.uca.fr/kairos/index.php?id=123>, page consultée le 4 janvier 2022.
- Saint-Médard, Carine. 2021. *Prix Senghor 2021 : Annie Lulu, distinguée pour son premier roman*, in « Le Point », le 29 octobre, quotidien en ligne : https://www.lepoint.fr/afrique/prix-senghor-2021-annie-lulu-distinguee-pour-son-premier-roman-29-10-2021-2449832_3826.php (page consultée le 28 décembre) <https://www.cnrtl.fr/lexicographie/oubli>, page consultée le 27 décembre 2021.